

Dialogue imaginaire sur le « prêt-à-penser pédagogique » dans la formation des maîtres

Philippe Meirieu

Toute ressemblance avec des personnages ou situations existants ou ayant existé n'a, évidemment, aucun caractère fortuit... même si l'histoire et la rencontre des trois personnes réunies ici est purement imaginaire.

Le hasard fait parfois mal les choses. Pour moi en particulier. Nous avons été ensemble étudiants en Lettres dans les années 70. Nous avons ensemble milité en politique, à gauche, évidemment ! Nous étions ensemble abonnés au TNP et aux théâtres de banlieue. Ensemble, nous étions passionnés du cinéma de Bergman et de Robbe-Grillet, adeptes de *Tel quel* et de la "déconstruction". Et puis le temps nous avait séparé, comme on dit. Pierre avait poursuivi brillamment jusqu'à l'agrégation un parcours universitaire sans faute et, aujourd'hui, il enseignait en khâgne dans un de ces lycées de centre ville qui ne connaissent ni la violence ni les états d'âme. Hélène s'était arrêtée au CAPES et avait commencé à enseigner dans un collège de banlieue ; militante du SGEN, elle avait, en 1982, abandonné une partie de ses classes pour devenir formatrice à la toute jeune MAFPEN d'alors. Aujourd'hui, elle était formatrice à l'IUFM... IUFM que, précisément, je venais d'intégrer, lassé du socioculturel où je traînais mes guêtres de vieil adolescent, fatigué d'être toute l'année en vacances, de bonne humeur sur commande, organisant depuis des années des "soirées cabaret" dont le programme ne changeait guère... Je m'étais souvenu, il y a quelques mois, de ma vieille licence de Lettres et avais demandé, alors, à entrer à l'IUFM pour devenir professeur des écoles. Histoire de faire une sortie honorable et de passer de temps en temps une soirée avec mes enfants.

J'avais donc retrouvé Hélène comme formatrice et, ce soir, nous devions nous revoir avec Pierre, dont le lycée était tout proche, et que j'avais rencontré par hasard dans un café du quartier. Étrange rencontre entre un professeur

toujours passionné de critique littéraire, une formatrice d'enseignants militante de la "pédagogie différenciée" et un étudiant d'IUFM qui découvrait tardivement un nouveau métier et s'inquiétait surtout, pour le moment, de faire bonne figure au concours.

Passées les banalités d'usage, Pierre attaqua tout de suite Hélène avec une violence qui me surprit :

- Alors, toujours dans les bonnes oeuvres? Le SGEN n'existe plus mais il a gagné sur tous les tableaux : la pédagogie molle a remplacé les disciplines élitistes ; vous gérez l'hétérogénéité de tous les côtés. D'ailleurs, cela ne m'étonne pas : tu as toujours été généreuse... mais on ne fait pas d'éducation, et a fortiori d'Éducation « nationale », avec des bons sentiments. Regarde ce pauvre Jacques que tu viens de former aujourd'hui : je suis convaincu que ça n'a pas dû le changer beaucoup de l'animation socioculturelle... vous faites toujours dans la dynamique de groupe !

Je me sentis obligé d'intervenir :

- Pas du tout. Rien à voir avec la dynamique de groupe... tu es en retard d'une guerre : aujourd'hui, on est dans les dispositifs d'apprentissage, la pédagogie différenciée et la didactique des disciplines. Tout compte fait la dynamique de groupe c'était plus rigolo!

- Je vois, je vois... elle a encore sorti son Meirieu : situations-problèmes, objectifs-obstacles et stratégies d'apprentissage... c'est la dernière mode.

Je fus obligé de reconnaître qu'il avait raison. Hélène, aujourd'hui, avait bien "sorti son Meirieu". La semaine dernière, c'était Astolfi dont on avait étudié un texte. Aujourd'hui, nous avons fait un exercice tiré d'un article de Meirieu dans les *Cahiers pédagogiques*. Je n'étais pas certain d'avoir bien compris, mais j'avais compris que, pour Hélène, c'était important. Elle le confirma d'ailleurs elle-même immédiatement :

- Pierre, tu parles de choses que tu connais mal et tu as tort. C'est même étonnant que quelqu'un comme toi qui défend, par ailleurs, l'exigence intellectuelle, se permette de telles approximations et croit être original en reprenant les vieilles rengaines anti-pédagogiques. Tu enseignes à des privilégiés qui ont trouvé le savoir dans leur berceau et tu crois utile de mépriser les efforts de ceux qui se coltinent tous les jours la gestion d'une classe hétérogène et d'élèves difficiles qu'il faut porter à bout de bras.

- Certes, certes, et mon cynisme est insupportable. Mais pas plus que vos modes pédagogiques. Vous vous êtes précipités sur quelques textes qui vous ont permis, à toi et aux autres formateurs, d'asseoir votre pouvoir sur les enseignants. De Peretti, Legrand, Meirieu... vous aviez là quelques centaines de pages accessibles, un prêt-à-penser pédagogique dont vous êtes devenus les représentants de commerce, un nouvel évangile dont vous vous êtes faits les clercs... Insupportables clercs prêchant la bonne parole pédagogique aux pauvres enseignants égarés...

- Mais, peut-être, es-tu mal placé pour parler de cléricature? Tu sembles ignorer à quel point les philosophes de l'"Ecole républicaine" d'Alain Finkielkraut à Elisabeth Badinter exercent sur les médias, et chez les intellectuels en particulier, une influence infiniment plus grande que les pédagogues à la mode que tu cites. Ou bien regrettes-tu simplement que quelques trublions viennent remettre en question leur magistère naturel?

- Les intellectuels que tu évoques ont - et je m'en réjouis - la parole dans quelques médias, mais tes pédagogues ont véritablement mis la main sur les institutions de formation de l'Éducation nationale. Et tu participes à cette prise de pouvoir. Tu imposes leur discours sous prétexte de "professionnaliser" les enseignants... comme si les enseignants n'avaient pas déjà, et depuis longtemps, une véritable profession!

- C'est que, sans aucun doute, une grande partie des enseignants - de ceux que tu ne fréquentes pas, je suppose - avait, et a encore, du mal à faire son métier. Beaucoup d'entre eux sont désarmés devant des classes hétérogènes et, de toute évidence, ils ont besoin d'outils. Nous leur avons fourni ces outils et nous les avons pris là où nous les avons trouvés. Nous avons aussi utilisé les textes qui existaient et qui avaient le mérite d'être à peu près lisibles et proches des préoccupations du terrain.

- Vous croyez donner des outils, vous donnez des recettes. Les livres de Meirieu ou de Legrand, d'ailleurs, vos stagiaires ne les lisent pas. Vous les leur découpez en tranches, vous en polycopiez des extraits que vous faites appliquer à la lettre... quand vous pourriez, au moins, soumettre des oeuvres à la discussion, vous imposez des morceaux choisis pour exécution immédiate. C'est nier le principe même d'une formation qui doit permettre d'accéder au sens des enjeux de ses pratiques et non distribuer des recettes

immédiatement efficaces sans distance critique. Quand vos stagiaires devraient sortir de vos stages un peu plus inquiets, ils en sortent, en réalité, plus sûrs d'eux-mêmes et de ce qu'ils doivent faire... ou bien découragés d'avance.

- Tu ne peux pas vraiment dire cela : nous ne nous contentons pas de distribuer des recettes, nous essayons vraiment de mettre les personnes dans une dynamique de recherche. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous reprenons les stagiaires après chaque stage pour voir ce qu'ils ont fait dans leur classe et pour en reparler avec eux.

- Sans doute, mais vous ne développez pas systématiquement leur pensée critique sur tous les courants pédagogiques à la mode dont nous sommes assaillis. Bien au contraire, qu'il s'agisse d'évaluation formative ou de nouvelle méthode d'apprentissage, vous ne cessez de présenter les trouvailles de quelques hurluberlus vaguement prophètes comme des coups de génie indépassables. C'est d'ailleurs pourquoi vous aimez tant les bandes vidéo et jouez régulièrement les animateurs de télévision en diffusant les enregistrements des conférences de vos grands hommes... Une heure et demi de Charmeux sur la lecture et un petit débat derrière : voilà une demi-journée bien occupée. Mais vos vidéos sont insupportables : ce qui est tolérable devant un public - ces clins d'oeil complices ou ces boutades faciles - devient intolérable une fois figé par la caméra et dégagé de son contexte. Vous ne vous rendez même pas compte que vous manifestez là une double ignorance : l'ignorance de la spécificité d'une situation de communication avec un public et l'ignorance de la spécificité de l'outil audiovisuel. A un public qui devrait être formé pour être, sur ces questions, le plus exigeant qui soit, vous diffusez quelques extraits médiocres de conférences qui feraient honte à leurs auteurs eux-mêmes.

- Médiocres, sans doute, mais, bien souvent, efficaces. Si nous nous obstinons à diffuser ces extraits de conférences, c'est que leurs auteurs trouvent, bien souvent, la formulation efficace dont les enseignants ont besoin et qui peut les aider. C'est peut-être cela, après tout, "être à la mode" : non pas avoir été génial, peut-être même n'avoir rien trouvé de vraiment original mais avoir su trouver la formulation efficace; avoir su dire les choses de telle manière que ceux qui les entendent se disent "Bon Dieu, mais c'est bien sûr!"... et se mettent à comprendre des réalités complexes qui leur paraissaient inaccessibles. Et puis, les extraits que nous utilisons - que ce soit

des conférences filmées ou des écrits - sont, pour l'essentiel, des outils. Ce ne sont pas des outils-miracles, mais ils donnent aux enseignants le sentiment d'avoir un peu plus prise sur leur métier.

- Il est triste que des gens qui devraient avoir prise sur leur métier en ayant prise sur les savoirs qu'ils enseignent acceptent de fonctionner d'une telle manière. Mais vous ne leur avez pas tellement laissé le choix, d'ailleurs : en dehors de Legrand ou Meirieu point de salut ! Et puis, ce sont des "scientifiques" n'est-ce-pas? Des "scientifiques de l'Éducation"... je voudrais bien la voir leur science qui leur permet de prescrire ainsi, en vérité, ce que chaque enseignant doit faire tous les matins devant sa classe.

- On a, peut-être, c'est vrai, entretenu là des confusions entre les éclairages scientifiques sur l'apprentissage et les échafaudages pédagogiques qui sont, toujours - nous en sommes bien conscients - des échafaudages provisoires, des bricolages à remettre chaque jour en chantier mais, pour lesquels, il faut bien instrumenter un peu les enseignants.

- Instrumenter, voilà votre mot. Comme si l'enseignement se jouait dans des instruments. Il se joue dans mon propre rapport au savoir et dans ma capacité à communiquer cette proximité à mes élèves... Quelle illusion que de laisser croire que la moindre instrumentation puisse venir épuiser, ou même approcher, une telle réalité!

- Si les choses étaient aussi simples, on ne comprend pas bien pourquoi les enseignants auraient aujourd'hui tant de difficultés. En réalité, tu oublies que cette mode que tu dénonces n'est pas arrivée par hasard, parce que quelques illuminés comme moi voulaient imposer leur pouvoir et gardaient de leur passé de soixante-huitard une méfiance presque insurmontable pour le pouvoir institutionnel...

- Là dessus, les choses ont bien changé : toi et les tiens, vous ne vous gênez plus pour occuper les responsabilités institutionnelles de chef d'établissement ou même d'inspecteur...

- C'est vrai et c'est, peut-être, à certains égards, plus sain. Mais la question n'est pas là. Elle est dans cette réalité scolaire qui a changé massivement, cette demande sociale d'éducation qui augmente prodigieusement, ces élèves qui arrivent en classe sans savoir ce que c'est qu'"être élève", cette

hétérogénéité à laquelle il nous faut bien faire face par d'autres moyens que l'exclusion si nous ne voulons pas risquer de terribles fractures sociales. Si Meirieu et les autres sont aujourd'hui à la mode c'est d'abord parce que ce qu'ils proposent permet de répondre aujourd'hui, même partiellement, même maladroitement, à des situations de plus en plus difficiles.

- Voilà bien ce que je redoute et ce qui est la perversion même de toute mode : répondre aux problèmes du moment. En éducation, il ne faut jamais répondre aux problèmes d'aujourd'hui, il faut répondre aux problèmes d'hier ou de demain, s'interroger sur la culture qui fonde le lien entre les générations ou se demander à quelles conditions les enfants d'aujourd'hui pourront assumer la responsabilité du monde de demain... Au lieu de cela, vous cherchez comment gérer la classe aujourd'hui. Gérer, voilà votre hantise. Et bien, en éducation, on ne gère pas, on "élève" et on élève par la culture avant d'élever par les dispositifs.

- C'est peut-être vrai et, d'ailleurs, je ne suis pas sûr que Meirieu et les autres n'aient pas dit cela quelque part... Sans doute avons-nous trop réduit leurs textes à ce qui était directement opérationnel, peut-être même n'avons-nous pas voulu voir ou lire leurs propres mises en garde contre la tentation de tout vouloir régenter par le dispositif didactique... Peut-être même avons-nous été tentés d'évacuer une partie de leur travail, voire de les considérer comme "traîtres" quand eux-mêmes nous rappelaient à une certaine vigilance et relativisaient leurs propres dispositifs?

- Mais, les dispositifs, c'est cela, précisément, l'essence de leur pensée : les dispositifs et l'opérationnalité. Ils peuvent bien consacrer ici ou là un couplet ou deux à la culture ou à l'éthique, leurs dispositifs gangrènent l'idée même d'éducation... ils la réduisent inmanquablement au dressage.

- Justement, ce n'est pas certain et si tu avais regardé de près les textes sur la pédagogie différenciée, tu aurais vu qu'une partie d'entre eux, au moins, est fondée sur le refus du dressage, l'ouverture de lieux et d'espaces de négociation entre les élèves, le savoir et le maître. Le savoir n'y est pas évacué, pas plus que le rapport intime du maître et du savoir. C'est qu'il faudrait que tu comprennes qu'avant d'être un objectif, une méthode ou un système, la pédagogie différenciée est une réalité quotidienne : aucun maître, pas plus toi que les autres, ne traite tous ses élèves de la même manière... Et nous proposons simplement que chaque maître effectue plus lucidement

cette différenciation pour qu'elle ne serve pas toujours les mêmes intérêts. Ce qu'a proposé Meirieu ce sont des "prises" sur la réalité de la classe perçue souvent, par beaucoup d'enseignants, comme une masse informe de laquelle émergent quelques élèves d'élite avec lesquels on engage parfois d'intéressants mais narcissiques dialogues.

- Tu parles de "prise"; en réalité, c'est d'"emprise" qu'il faudrait parler. Tout cet attirail méthodologique marque un fabuleux désir d'emprise, une volonté de circonvenir la liberté de l'élève.

- Et, bien sûr, dans le cours magistral, il n'y a pas de désir de maîtrise. Tu as là, devant toi, tous tes élèves pendus à tes lèvres, mais ce n'est évidemment pas pour exercer du pouvoir sur eux : tu n'es qu'un intermédiaire... c'est la raison qui parle par ta bouche et les libère de leurs chaînes.

- Tu comprendrais presque, finalement, ce qu'est véritablement enseigner. Il te suffirait de sentir à quel point l'enseignement - et toute l'éducation sans doute - est empoisonnée par cette générosité, ce goût du sacrifice dont vous êtes si friands dans la formation et tu pourrais presque devenir un véritable formateur. Moi, je ne me sacrifie pas quand j'enseigne et je n'ai aucun goût pour les situations difficiles; je ne veux pas sauver le monde en enseignant, je veux d'abord y trouver mon plaisir... et c'est parce que je trouve mon plaisir que mes élèves, parfois, trouvent le leur et accèdent à ce que les hommes ont fait de meilleur. Toi et tes pédagogues à la mode cultivez l'image sulpicienne du pédagogue souffrant, dévoué à la cause de l'humanité sacrifiée... en réalité, vous tentez désespérément de justifier votre incompetence par l'intensité de votre dévouement et vous déployez votre arsenal technocratique quand vous sentez que la force même de la culture que vous êtes en charge de transmettre vous échappe. Il y a chez vous une sorte d'impuissance à jouir du savoir... et comme, seule cette jouissance est contagieuse et nous assure de ne pas sombrer dans la barbarie de l'ignorance, vous êtes, en réalité, les fossoyeurs de l'École et de la culture.

- Voilà qui est particulièrement grisant! Mais justement, tu vois, les enseignants que je côtoie et avec qui je travaille vivent dans des situations qui leur interdisent totalement l'accès à cette jouissance dont tu parles. Certains d'entre eux osent à peine entrer dans leur classe, d'autres se demandent en permanence comment ils vont tenir jusqu'à la fin de l'heure et empêcher la violence d'éclater entre les élèves. Presque tous sont en face d'un groupe qui

décroche au bout de quelques minutes de cours magistral, dont les élèves sont incapables de faire seuls chez eux le travail d'assimilation et de reprise grâce auquel tes élèves profitent de ton enseignement. Tous cherchent à transmettre cette culture dont tu parles et ont renoncé, il y a belle lurette, à la fascination pour la non-directivité : ils n'en sont plus à expier leur adultité dans des gymnastiques d'adolescent cherchant à tout prix le contact avec leurs élèves. Ce qui les inquiète, c'est précisément de comprendre pourquoi une grande partie de leurs élèves ne comprennent pas ce qu'ils leur enseignent, pourquoi ils butent sur des obstacles là où eux, d'anciens bons élèves, progressaient, si ce n'est avec plaisir, au moins avec facilité. Ils cherchent à comprendre, et c'est, précisément, parce que les modes pédagogiques dont tu parles leur permettent de comprendre un peu mieux leur classe, d'éclairer ce qui se passe et de surmonter quelques obstacles, que ces modes ont du succès. A leur manière, ces enseignants retrouvent, grâce à ce que tu dénonces, un peu du plaisir à exercer leur métier dont toi-même avoue qu'il est une des conditions essentielles d'une éducation réussie.

- Mais ce plaisir, ils le trouvent dans la manipulation et non dans l'exploration joyeuse et contagieuse des savoirs.

- Nous n'avons jamais sacrifié les savoirs et tu nous fait là le plus vieux procès fait aux pédagogues.

- Mais, en insistant exclusivement sur les méthodes...

C'est là que je décidai d'intervenir; j'étais resté muet jusqu'à présent, à compter les coups... mais je sentais bien que le débat allait repartir et s'éterniser.

- Je ne suis pas certain de bien comprendre, dis-je avec une fausse modestie accordée, avec le plus de naturel possible, à mon statut d'étudiant. Mais ce que je vois bien c'est que vous développez, l'un et l'autre, un discours qui ressemble plus à une chanson de geste qu'à une démonstration rationnelle : pour l'un comme pour l'autre, il y a des adversaires mythiques, des enjeux tutélaires, des traîtres cachés derrière les rochers et des archanges salvateurs. Vous êtes en pleine épopée, bien au delà des questions de modes pédagogiques; vous êtes dans la construction d'un de ces grands récits où l'on tente d'inscrire un peu du sens de ce que l'on fait. Au fond, c'est votre vie, la portée de votre engagement professionnel, qui se jouent dans tout ce que vous dites. Et je suis surpris de voir votre difficulté à

accepter que l'autre inscrive l'exercice de son métier dans une histoire qui lui soit propre et dont les héros ne sont pas ceux de l'autre. Vous avez gardé un penchant pour le romanesque et, parce que l'éducation est certainement - c'est là un de vos rares points d'accord - un des enjeux majeurs de notre temps, vous vous racontez des histoires avec de grands hommes, des bandits de grands chemins et de belles répliques qui sonnent haut et fort! Entendons-nous bien : je ne vous condamne pas: je voudrais simplement vous faire remarquer que la questions des modes en pédagogies dont vous débattiez si bien est peut-être, tout simplement, le reflet de ce terrible et fantastique besoin de "héros", de cette nécessité de "donner des noms à ses idées" qui marque nos pauvres aventures individuelles.

Maintenant, si cela ne vous suffit pas et pour revenir à des propos plus triviaux sur les modes pédagogiques, ma conviction - banale entre toutes - est que, si le fait d'être à la mode ne garantit pas que l'on a raison, cela ne prouve pas, non plus, que l'on a tort. Aussi, s'il y a des modes qui méritent de survivre à la mode, ce sont celles qui rendent les gens plus intelligents de leur métier, celles qui leur permettent de comprendre ce qui se joue dans ce qu'ils vivent avec leur classe et pourquoi, de temps en temps, ça marche un peu moins mal. Je comprends bien les dangers que de telles modes peuvent représenter... mais je crois, précisément, que ces dangers peuvent être, au moins partiellement, écartés, dans la mesure où vous n'occultez pas les débats que vous venez d'avoir. Ce qui serait terrible, ce qui représenterait une manipulation insupportable des enseignants, c'est que, précisément, vous leur épargniez la contradiction. C'est là où la mode - celle qu'à votre manière vous représentez l'un et l'autre, dans des registres différents - deviendrait une terrible dérive. Du béton... et, au bout, l'échec inévitable pour tous : pour ceux qui totémisent les outils comme pour ceux qui nous renvoient sans cesse à notre rapport intime au savoir. L'échec parce que les outils ne sont rien sans une interlocution personnelle et permanente avec la culture au service de laquelle ils sont mobilisés... et l'échec aussi parce que la culture, même vécue de l'intérieur avec intelligence et passion, peut se heurter à un mur et n'engendrer que la violence si on ne dispose pas de cette sollicitude qui permet de comprendre et de remédier quand on découvre que, précisément, l'élève ne comprend pas. Que ceux et celles qui défendent l'une ou l'autre de ces thèses soient à la mode ne me gêne nullement. Surtout quand ils assument, par ailleurs, un rôle social essentiel : donner aux enseignants un peu de courage pour reprendre, tous les matins, le chemin de l'école. Et qu'importe, alors, pourvu que la contradiction soit toujours vive, les jalousies des uns et des autres... Qu'importe, aussi, pourvu que la pensée

reste toujours en éveil, qu'il s'agisse là de "philosophie", de "sciences de l'éducation" ou, tout simplement, de "pédagogie".

Mes deux interlocuteurs restèrent quelques instants stupéfaits de cette "leçon". il y eut quelques secondes de silence... puis Pierre laissa tomber : *"Tu as, peut-être, raison sur beaucoup de choses... mais fais attention au concours : c'est là un discours qui pourrait te jouer des tours". "C'est le moins que l'on puisse dire", ajouta Hélène. Avant de conclure : "Mais le pire n'est pas toujours sûr."*